ENTRE LUMIÈRE ET TÉNÈBRES

En souvenir de l'ancien et fidèle collaborateur des *Etudes Traditionnelles* qu'était M. Pierre Grison, nous nous proposons de revenir sur un thème qui lui était cher. Il l'avait abordé en 1963, dans le cadre de cette Revue sous le titre : *La Légende des Hong* (*E.T.* n° 377) et poursuivi en 1967 avec : *Fan Ts'ing Fou Ming* (n° 399) et *La Caille et le Loup* (n° 404), enfin dans son ouvrage : *La lumière et le Boisseau* paru en 1974 aux *Editions Traditionnelles* (1).

Il s'agit des relations entre la Lumière et les Ténèbres, entre le pôle lié au symbolisme de la Grande Ourse et du Loup et le Midi où se dirige la Caille qui, délivrée de la gueule du Loup, revient ensuite s'y jeter en retournant au Nord.

Nous étendrons les considérations de M. Grison relatives à l'Inde et à la Chine, aux populations Turco-Mongoles qui ont été constamment en relation avec la Chine et dont les traditions de chamanisme sont parvenues jusqu'aux confins de l'Inde et de la Birmanie.

En Inde, l'image revient souvent, dans le Rig-Véda, de la caille (*vartikâ*) sauvée de la gueule du loup (*vrika*) par les Ashvin. Le nom de ces dieux est lié à celui du cheval (*ashva*) monture du Soleil et à celui de l'*ashvatta*, le figuier sacré sur lequel le Soleil repose. Le loup est un animal nordique et la caille un oiseau migrateur, voyageant de nuit, qui se dirige vers le Midi et annonce le printemps. Pour les Chinois, la caille est rouge et le loup noir. Dans le Rig-Véda, subtilement, la caille est

(1) Dans ces études et cet ouvrage, M. Grison se réfère constamment au livre de René Guénon : *La grande Triade*, paru en 1946 aux éditions de la Table Ronde dont il était alors l'un des collaborateurs. De la lecture qu'il en fit naquit sa vocation. Il partit pour l'Orient et se consacra désormais à l'étude de la Tradition extrême-orientale.

bien interprêtée comme l'aurore, la gueule du loup comme la nuit, mais le loup est parfois assimilé au soleil et à la lune. Il est, lui aussi, rouge sombre (*aruna*), couleur d'aurore (R.V. 1, 105, 18). C'est un soleil noir, une lune de sang. Il est toujours, ainsi que la louve (*vrikî*), considéré comme dangereux et ravisseur. Mais dans un des hymnes du Rig-Véda (1, 116, 16), la louve à laquelle sont sacrifiés cent béliers, est, d'après les commentateurs hindous, regardée comme la métamorphose d'un cheval des Ashvin. L'association du loup et de la louve, sous les noms rapprochés de *vrika* et de *vrikî*, ne se retrouve, dans le Rig-Véda, qu'entre celle du bélier, *mesha* et de la brebis, *meshî* (2).

Dans leur fonction « apotropéique », les Ashvin qui correspondent au Ciel et à la Terre, à l'humanité et à la divinité, apparaissent comme les deux branches d'une pince, d'un forceps, pour amener à la naissance, au salut, celui qui est enserré par les limitations individuelles, dans le « lacet de Varuna » (R.V. X, 85, 24), pour sauver du gouffre et entraîner dans la hauteur. Ils sont les paranymphes du mariage du Ciel et de la Terre, de Sûryâ, la fille du Soleil, et de Soma, la plante sacrée (car leur intimité est grande avec Sûryâ). Ils président à l'union de Sûryâ et du fils de l'homme et à la naissance de leurs enfants (R.V. X, 85), jusqu'à ce que le cycle se referme avec la mort de ce qui était né.

Le fait que, dans les hymnes du Rig-Véda, les actions salvatrices des Ashvin juxtaposent toujours les humains aux animaux et à la fille du Soleil, montre à quel point la spiritualité hindoue pénètre tous les degrés du cosmos. Suivant les termes de M. Grison, « la gueule du monstre livre passage dans les deux sens : de la vie à la mort et de la mort à la délivrance. La caverne estmatrice cosmique et antichambre du Ciel. L'entrée dans la gueule du loup est la condition préalable à la régénérescence. La fonction du loup dévorateur est donc ambivalente et n'est pas seulement néfaste : le loup et la caille ne sont pas antagonistes, mais complémentaires » (3).

(2) Louis Renou, dans ses *Etudes védiques et paninéennes* (T. XVI, p. 30), signale ce fait comme remarquable. Il est sans doute en rapport avec le symbolisme des Ashvin.

(3) *Etudes Traditionnelles*, 1967, p. 258.

Remontant vers le Nord, l'oiseau migrateur, après avoir traversé le Tibet, nous arrête sur le K'ouen-Louen, la montagne sacrée des Chinois, leur centre du monde. C'est là qu'est né le ministre de Houang-Ti, le premier empereur, ancêtre légendaire à la fois des pasteurs nomades et des forgerons d'armes, celui qui est à l'origine des sectes taoistes. Houang est le nom de la couleur jaune d'or et l'empereur a aussi pour nom Hong qui est homophoniquement « vaste » et « rouge ».

Au XIV[e] siècle, le moine bouddhiste qui fonda la dynastie de Ming prit le nom de Hong-wou et devint ainsi l'ancêtre de la famille Hong dont une branche constituée en société secrète prit pour devise : *Fan Ts'ing fou Ming.* Ts'ing (« pur », homophoniquement « noir ») est le nom de la dynastie Mandchoue qui supplanta la dynastie nationale des Ming (nom qui signifie « lumière »). La devise peut ainsi s'entendre en deux sens : « Renverser la dynastie Ts'ing pour restaurer les Ming », ou « faire succéder la lumière aux ténèbres »(4).

Cette confrérie a, symboliquement, sa loge au Centre du monde, avec le « Pavillon de la fleur rouge » et la « Cité des saules », cette dernière contenant le « Boisseau » rempli de riz rouge, la nourriture de lumière et d'immortalité. Le Boisseau, *teou*, est le nom de la constellation de la Grande Ourse, celle du pôle. On retrouve ici le Loup qui est le « gardien de la Grande Ourse ». Le Loup est, en Chine, l'étoile Sirius et la fête de la confrérie, celle de la « lumière pure », a pour date le vingt-cinquième jour du septième mois, ce qui correspond à fin août dans le calendrier chinois, c'est-à-dire au lever de l'étoile Sirius.

***

Une nouvelle étape dans la direction du pôle nous amène aux montagnes de l'Altaï, au centre de cette chaîne montagneuse qui s'étend au Nord du désert de Gobi, depuis le lac Baïkal jusqu'au lac Balkach, séparant la

(4) *Idem*, n° 399, p. 23.

Mongolie de la Sibérie et du Turkestan. Toungouses, Mandchous, Mongols et Turcs Kirghiz se sont rencontrés dans cette région et ont échangé des rapports au cours de leurs pérégrinations nomades et de leurs migrations historiques.

L'Altaï, lieu d'origine des Turcs, est dominé par la Bieloukha, la « montagne blanche ». Plus à l'Est, le Burqan Qaldun est la montagne sacrée des Mongols. Au Sud, entre les deux rivières du Qara-Qorum, croissaient deux arbres sacrés pour les tribus Ouïghours : un cèdre et un bouleau (5).

Ces diverses approches du Centre du monde sont les sites légendaires des ancêtres des diverses populations. Ces ancêtres, aussi bien des Turcs que des Mongols, sont dits être nés dans une grotte de la montagne, soit qu'ils aient été enfantés par une louve de la caverne, soit, ce qui revient au même, qu'ils aient été recueillis et allaités par une louve dont le caractère céleste est indiqué par sa couleur bleu du ciel (en turc : *kök*). Plusieurs variantes de la légende manifestent la richesse du symbole : suivant l'une d'elles, les premiers Turcs, nommés T'ou kiue, forgerons dans l'Altaï, ont repris les traditions de populations nommées Hiong-nou où l'enfant jeté dans un marais, après avoir eu les pieds coupés, est nourri par une louve et par un corbeau et s'unit ensuite à la louve. Une autre variante dit qu'une fille des Hiong-nou, enfermée dans une tour avec sa sœur, voit un loup errer pendant trois mois devant la tour et y faire sa tanière. Elle dit à sa sœur : « L'empereur notre père nous a destinées à être les femmes du Ciel. Ce loup qui est venu n'est-il pas l'envoyé du Ciel ? » Elle descend de la tour et devient la femme du loup. Les enfants qu'elles conçurent devinrent les ancêtres de la tribu.

Chez les Mongols, le Loup-bleu (*börta cino*) s'unit à la Biche fauve (*qo'ai maral*) dans la montagne cosmique du Burqan Qaldun. Une succession de descendants aboutit à une femme, Alan Qo'a, qui eut trois fils après avoir perdu son mari. Soupçonnée, elle les dit fils du Ciel, car

(5) Ces détails, et ceux qui vont suivre, sont tirés de l'ouvrage de Jean-Paul Roux : *Faune et flore sacrées dans les sociétés altaïques*, Adrien Maisonneuve, 1966.

« la nuit un homme jaune brillant entrait par l'ouverture supérieure de la tente, frottait son ventre, et l'éclat lumineux s'enfonçait dans son ventre. Quand il sortait, il sortait en rampant, tel un chien jaune dans les rais du soleil et de la lune » (6). C'est de l'un de ces fils qu'est né Gengis-Khan. Cette légende a laissé sa trace dans les traditions des Turcs kachgariens (Oghuz), où l'on voit à la pointe du jour « entrer une lumière dans la tente d'Oghuz-kagan. De cette lumière sortit un grand loup mâle au pelage bleu (*kök*) ». Ce loup devint le guide de l'armée qu'il conduisit jusqu'au-delà de la Volga. De même, les Turcs Kirghiz sont dits nés de quarante filles (d'après l'étymologie : *kürk* = 40 et *kiz* = fille), et d'un chien rouge. Dans ces légendes, chien et loup se confondent comme il en est dans l'apparence de ces animaux des steppes.

Tout cela explique pourquoi l'étendard des T'ou kiue portait une tête de loup en or et pourquoi leurs gardes du corps se nommaient *böri*, « loups », nom que les Chinois ont traduit en *fou-li*.

Ainsi chez ces populations nord-asiatiques, le loup apparaissait comme un être céleste, plus précisément comme le représentant du pôle, car les Kirghiz croyaient que la Grande Ourse était composée de sept loups poursuivant deux hongres. Mais il était lié aussi au monde souterrain, vivant et enfantant dans les grottes de la montagne sacrée et y introduisant sa lumière. Comme le dit J.-P. Roux (7) : « La matrice d'où sort l'enfant est à la fois la louve et la caverne, la femme et l'arbre creux. Montrer qu'un culte est adressé à la caverne c'est montrer qu'un culte est adressé à la louve. » On ne peut pas ne pas songer à l'image évoquée par P. Grison de la caille qui entre dans la gueule du loup, qui en ressort et y rentre à nouveau.

Un tabou était attaché au nom du loup. Chez les Turcs celui de *böri* fit place à *kurt* qui désigne le ver. Le respect empêchait de le tuer, du moins avec une arme à feu. Chez les proto-Toungouses des VI[e] et VII[e] siècles du bassin de la Dzoungarie, il existe au Sud du pays une

(6) *Op. cit.* p. 322.
(7) *Op. cit.*, p. 383.

montagne célèbre, très vénérée. On n'aurait jamais osé tuer les animaux qui y vivaient. Elle est à l'origine des Mandchous. Les tigres, loups et panthères qui peuplaient les forêts de la montagne blanche ne faisaient aucun mal aux hommes (8).

La fécondité de l'animal lui faisait attribuer la naissance de jumeaux, son instinct d'orientation, ses dons de guidance. Son caractère céleste faisait, au contraire de chez nous, de sa rencontre un signe de bonheur, d'où les proverbes turcs : « Le visage du loup est une bénédiction. » Dire de quelqu'un « Son loup hurlait » signifiait : « Le bonheur lui souriait » (9).

On trouve ainsi chez ces populations nomades se déplaçant sur d'immenses territoires, le besoin fondamental de rattachement à un centre, à un pôle, lieu d'origine d'un loup ancestral qui accompagne les générations successives, les guidant ou les pourchassant, tels ces sept loups de la Grande Ourse qui poursuivent deux chevaux mutilés et ne les atteindront que lorsque sonnera la fin des temps.

Nous ne ferons que signaler, car M. Grison ne s'est pas étendu sur cet aspect, que ce loup-guide pouvait être représenté par le chaman qui accompagnait le chef de Horde (tel Kököcu, le premier grand chaman de Gengis-Khan), évoquant et maîtrisant dans ses transes l'esprit de l'animal et faisant de la randonnée humaine un voyage céleste.

Jacques BONNET.

(8) *Id.*, p. 175.
(9) *Id.*, p. 69 et 73.